

https://www.lemonde.fr/livres/article/2023/03/26/les-passions-de-leonard-woolf_6167035_3260.html

Les passions de Leonard Woolf

Le mari de Virginia fut le soutien indéfectible dont sa géniale épouse avait besoin. Mais il fut également écrivain anticolonialiste, cofondateur du groupe de Bloomsbury, éditeur de Katherine Mansfield, Gertrude Stein ou T. S. Eliot. « Les Vierges sages », un inédit, invite à mieux le connaître.

Par Florence Noiville



L'écrivain et éditeur britannique Leonard Woolf avec Margaret Llewelyn Davies, en 1916.

Dans le jardin de Monk's House, le petit cottage du Sussex qu'ils achetèrent en 1919, se dressent les bustes de Virginia (1882-1941) et Leonard Woolf (1880-1969). Comme Philémon et Baucis, le couple mythique, ils semblent parfois s'incliner l'un vers l'autre, témoignant de l'intimité qui les lia pendant près de trente ans – depuis leur mariage, en 1912, jusqu'au suicide de l'écrivaine, noyée dans l'Ouse, la rivière à quelques mètres de là.

Pourtant, si l'on connaît bien [la géniale autrice](#) de *Mrs Dalloway* (1925), *La Promenade au phare* (1927) ou *Orlando* (1928), on est moins familier, en France, de celui qui lui donna son nom. Leonard Woolf n'est pas seulement « le mari de... », loin de là. Pionnier de l'anticolonialisme et inspirateur de la Société des nations, directeur de plusieurs revues littéraires et cofondateur du célèbre groupe de Bloomsbury, il est aussi l'auteur d'une œuvre substantielle : nouvelles, romans, une pièce de théâtre, un nombre important d'essais sur le socialisme et l'impérialisme, à quoi il faut ajouter six volumes d'une gigantesque et captivante autobiographie, compilés en français dans *Ma vie avec Virginia* (Les Belles Lettres, 2016).

Poursuivant leur effort pour diffuser l'œuvre de Leonard Woolf, Les Belles Lettres publient aujourd'hui un texte inédit, *Les Vierges sages* (1914), accompagné d'une réédition de son premier roman, *Le Village dans la jungle* (1913). L'occasion de découvrir cet autre Woolf qui, à sa façon, marqua la vie littéraire et intellectuelle britannique.

Jungle

Leonard Woolf a 24 ans lorsque, un jour venteux d'octobre 1904, il quitte l'Angleterre à bord du paquebot *Syria* de la compagnie maritime P & O. Fraîchement diplômé de Cambridge, il vient d'être pris au Ceylon Civil Service pour travailler dans l'administration coloniale de l'île (aujourd'hui le Sri Lanka). A bord, il voyage en compagnie de son fidèle fox-terrier à poil dur et de... Voltaire, dont il a emporté l'œuvre complète, soit quatre-vingt-dix volumes. De quoi s'occuper avant d'accoster à Colombo trois semaines plus tard.

Woolf vivra sept ans à Ceylan. Cette « *coupure radicale* » lui fait « *l'effet d'une seconde naissance* », note-t-il dans *Ma vie avec Virginia*. Il apprend le tamoul, le cinghalais, observe de près les coutumes locales et succombe à une ambivalente fascination pour la jungle. Tout cela lui inspire son premier roman, *Le Village dans la jungle* (L'Age d'homme, 1991), à mille lieues de l'exotisme coloré du Douanier Rousseau, qui illustre la couverture de sa réédition. « *Plus on est dans la jungle, plus on a tendance à la sentir personnifiée, comme quelqu'un d'hostile* », écrit-il. Et ce danger résonne avec une autre loi de la jungle, celle qui mine les relations entre Britanniques et autochtones. Très lu sur le sous-continent indien, ce roman est un jalon important de la littérature anticolonialiste anglaise. Pour Woolf lui-même, qui aurait pu rester aux Indes et y faire une belle carrière, il jouera un rôle de révélateur. « *Mes sept années à Ceylan avaient fait de moi un animal politique* », ajoute-t-il. « *Ma première expérience [de vie] m'a permis de comprendre dans quel sens irait mon voyage : vers la gauche.* » Du roman, il passera aux essais engagés et deviendra par ailleurs secrétaire du Parti travailliste.

Cerveau

Alors que les médecins parlaient de « *neurasthénie* », Leonard Woolf est le premier à diagnostiquer chez sa femme ce qu'on appela longtemps une « *psychose maniaco-dépressive* ». Toute son autobiographie témoigne de l'attention qu'il lui prodigue pendant leurs trente années de mariage. « *Sans Leonard, Virginia n'aurait pas vécu assez longtemps pour écrire ses chefs-d'œuvre* », assurait son neveu, Cecil Woolf. Extrêmement détaillé, *Ma vie avec Virginia* est aussi un précieux journal de bord de la maladie, de ses symptômes et de ses signes annonciateurs. Woolf souligne ainsi la soudaineté avec laquelle l'écrivaine pouvait passer d'un état mental à un autre, et la façon dont ces transformations se peignaient sur son visage. « *Son expression changeait avec une rapidité inouïe, dès que se faisait sentir une tension, un souci, une inquiétude.* » Sa « *beauté éthérée, extrêmement intense* », devenait « *une beauté douloureuse à observer* ». A mesure qu'il avance dans l'écriture, Woolf établit un lien de plus en plus étroit entre l'instabilité mentale et le génie créateur de son épouse. Les deux provenaient, assure-t-il, « *du même endroit dans son cerveau* ».

Hogarth Press

Le 25 janvier 1915 – Virginia fête ses 33 ans –, le couple décide de se lancer dans l'édition. Première étape : acquérir une presse. « *Nous étions tous les deux intéressés par l'imprimerie, raconte Leonard Woolf. J'étais persuadé que ce serait une bonne chose si Virginia avait une occupation manuelle de ce genre.* » La légende veut qu'il ait, pour réunir les fonds, joué au « *Calcutta Sweepstake* », une forme particulière de courses de chevaux. Quoi qu'il en soit, en 1917, la presse arrive. Elle trône même dans leur salon. Et Virginia s'implique dans la typographie, l'encrage, la composition...

Mais Hogarth Press – c’est le nom qu’ils donnent à leur maison d’édition – n’est pas seulement une initiative thérapeutique. C’est aussi, pour Leonard Woolf, un laboratoire d’avant-garde d’où sortiront de nouvelles formes d’écriture. Hormis les livres de Virginia et les siens, Hogarth publie quelques chefs-d’œuvre de la prose moderniste, comme les nouvelles de [Katherine Mansfield](#) (1888-1923), des textes de Gertrude Stein (1874-1946) ou les poèmes du futur Prix Nobel T. S. Eliot (1888-1965). C’est aussi Leonard Woolf qui édite les ouvrages de Freud, lors de son exil à Londres. Et, même s’il passe à côté d’*Ulysse*, de Joyce (1922) – que son agent lui propose en 1918 mais qu’il refuse, jugeant le projet trop ambitieux pour la jeune et encore artisanale maison qu’il dirige –, Leonard Woolf reste, dans l’histoire de la littérature, indubitablement associé à l’éclosion d’une nouvelle esthétique.

Bloomsbury

Leonard Woolf est l’un des fondateurs du [groupe de Bloomsbury](#). Dans cette nébuleuse de talents constituée au départ par une bande d’amis de Cambridge, on compte des écrivains (Virginia Woolf, E. M. Forster, Mary MacCarthy), l’économiste John Maynard Keynes, l’essayiste Lytton Strachey ou encore les peintres Duncan Grant, Roger Fry ou Vanessa Bell, la sœur de Virginia Woolf. Tous se rejoignent dans une critique du capitalisme et des guerres impérialistes. Tous pensent que « *le sens du beau* » est « *une voie privilégiée pour la morale* ». Mais pas une morale édouardienne conventionnelle ! « *Ils vivaient en carré, peignaient en cercle et aimaient en triangle* », avec une grande liberté, y compris sexuelle, ironise l’écrivaine américaine Dorothy Parker (1893-1967).

Il leur arrive aussi de jouer la provocation en fomentant des canulars absurdes. Comme la fois où, en 1910, six membres de Bloomsbury se font passer pour une délégation officielle de princes d’Abyssinie (l’empereur et sa suite) et sont reçus en grande pompe sur un navire de guerre, le *Dreadnought*, par un grand amiral de la Royal Navy. Ils se sont déguisés et parlent un sabir incompréhensible, mélange de latin et de grec, qui fit parfaitement illusion devant les hauts gradés de la marine. Lorsque la blague est découverte, elle devient virale dans la presse. Des questions sont posées au Parlement sur la crédibilité et la sûreté de la Navy. On peut donc s’y faire recevoir ainsi, sans plus de difficultés ? Quelle meilleure publicité pour le groupe de Bloomsbury ! Leonard Woolf, l’anti-impérialiste, se fera une joie de publier cette histoire (retracée par Adrian Stephen, le frère de Virginia) chez Hogarth Press, sous le titre “*The Dreadnought*” Hoax (1936), « le canular du *Dreadnought* ». En couverture, il met une photo devenue célèbre. On y voit Virginia en grand prince noir enturbanné avec une fausse barbe dont elle a très peur qu’elle se décolle. Preuve que l’on savait aussi rire chez les Woolf.

Critique

Harry et Milla

« Les Vierges sages » (The Wise Virgins), de Leonard Woolf, traduit de l’anglais par Michel et Michela Gribinski, Les Belles Lettres, « Domaine étranger », 272 p., 15 €, numérique 11 €.

Les Vierges sages (1914), deuxième roman de Leonard Woolf, est sous-titré *Une histoire de mots, d’opinions et de quelques émotions*. Ce livre a bientôt 110 ans et il serait faux de prétendre qu’il n’a pas vieilli. Même quand ils stigmatisent le racisme et l’antisémitisme de la société

édouardienne, les mots de Woolf trahissent son époque. S'agissant des émotions, en revanche, l'histoire n'a pas d'âge. C'est celle d'un dilemme amoureux. Harry, un « *jeune juif sans le sou* », étudiant aux Beaux-Arts, rêve de changer sa vie et hésite entre deux femmes, Gwen, lisse et conventionnelle, et Milla (Camilla), cérébrale, riche mais étrangement excentrique.

Virginia Woolf disait que « *les livres tiennent tout seuls sur leurs pieds* ». Pas besoin de voir des correspondances partout. Difficile pourtant de ne pas reconnaître Leonard et Virginia derrière Harry et Milla. Et de ne pas sourire quand on sait que l'auteur a commencé ce texte en 1912, pendant leur voyage de noces.

Quant aux « *opinions* », ce sont celles d'une Angleterre dominatrice et sûre des siennes. Témoin, le père de Camilla, qui juge, jauge, résume, condamne. « *On aurait dit qu'[il] était assis là, dans son immense fauteuil, depuis toujours et à jamais (...). La vie s'écoulerait à gauche et à droite de ses accoudoirs, pour lui permettre de commenter encore et toujours avec un mépris caustique son bruit, sa douceur, son sang. Son immobilité tenait de la permanence, et sa fatigue de l'immuabilité.* » Bref, le troublant portrait d'une société au bord d'une guerre mondiale.

Signalons, du même auteur, la réédition du « *Village dans la jungle* » (A Village in the Jungle), traduit par Bernard Kreise, Les Belles Lettres, « *Domaine étranger* », 232 p., 15 €, numérique 11 €.